Lausanne et Berne vues par deux jeunes voyageurs polonais et leur précepteur (1762-1765)

Radosław Szymanski

À l'époque du second séjour de Gibbon à Lausanne, de 1763 à 1764, la Suisse romande était devenue une destination recherchée des jeunes étrangers, venus non seulement d'Angleterre, mais de pays plus lointains aussi. Durant l'été 1763, un jeune magnat polonais, Michel Mniszech (1742-1806) fut de passage à Lausanne en compagnie de son tuteur, Élie Bertrand [fig. 1], théologien protestant d'Orbe, qui occupait depuis 1756 la charge de premier pasteur de l'Église française de Berne[1]. Le 11 juin, les deux hommes rencontrèrent Gibbon dans la maison du conseiller Marc Guérard de Illens, où la section lausannoise de la Société économique de Berne avait organisé un dîner en leur honneur[2]. Rien ne permet de penser que cette rencontre fugitive ait laissé une impression durable, ni à Gibbon ni au jeune noble Polonais. Le fait que leurs chemins se soient croisés est cependant révélateur de l'attrait qu'exerçaient la République de Berne et ses pays sujets, au lendemain de la guerre de Sept Ans, sur ceux qui souhaitaient se former à l'art de gouverner. Michel, arrivé en Suisse pendant l'été 1762, et son frère Joseph (?-1797), qui le rejoignit en octobre 1763, décidèrent finalement de s'installer à Berne pour la durée de leurs études. Les circonstances qui les amenèrent à faire ce choix, de même que la description détaillée qu'ils donnèrent de ce pays constituent un précieux témoignage du regard que les étrangers portaient sur les villes suisses à l'époque du séjour de Gibbon à Lausanne.

Vu la fortune et l'influence politique de la famille Mniszech, plusieurs personnalités suisses s'intéressèrent à l'éducation des deux frères, notamment Emer de Vattel, Julie Bondeli, Suzanne Curchod, Vincent Bernard Tscharner et Frédéric Samuel Ostervald. En dépit du mal que Vattel s'était donné pour convaincre la famille de choisir la Suisse plutôt que la France, il n'était pas du tout évident, au début, que les deux frères se retrouveraient sous la tutelle d'Élie Bertrand à Berne. Dans le projet visant à leur fournir une place adéquate, Bertrand ne devait avoir initialement qu'un rôle d'intermédiaire, et les lieux entrant en considération étaient plutôt Genève ou Lausanne que Berne.

En réponse à une série d'attentes formulées par la famille polonaise, Julie Bondeli, femme de lettres bernoise, prépara un rapport sur les différentes possibilités d'éducation que la Suisse pouvait offrir aux frères Mniszech. Genève, quoiqu'elle pût sembler être la ville la plus attrayante pour de jeunes étrangers, n'était pas forcément la meilleure option : « Il n'y a à Genève point de Gens de Lettres qui tiennent des Pensionnaires, […] Il y a par contre une grande Pension pour les Étrangers de distinction chez Mess^r^ Billon et de Poncharaz, c'est là que vont ordinairement les Anglais »[3]. À ses yeux cependant, la présence d'une nombreuse colonie anglaise ne renforçait pas l'attrait de Genève, puisqu'elle ajouta : « Le grand nombre d'Anglais […] sont un inconvénient assez considérable »[4]. Pour Julie Bondeli, Lausanne était une option préférable :

Fig. 1. Sigmund Barth, *Portrait d'Élie Bertrand*, huile sur toile, 87.5 × 72.5 cm, 1749. Musée d'Yverdon, inv. MY.HUI/2.A.1.

Fig. 2. François Denis Née, « Vue de la Ville de Berne prise de la Promenade », gravée en 1777 d'après Nicolas Perignon, in Beat Fidel von Zurlauben et Jean Benjamin de Laborde (dir.), *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques, littéraires, de la Suisse*, Paris, De Clousier, 1780-1788, vol. 1 des estampes, nº 4. BCUL, cote 3C 354.

> Fig. 3. François Denis Née, « Vue prise à Berne, de la Terrasse de Mr. Sinner », gravée en 1777 d'après Jean Jacques François Le Barbier, in Zurlauben et Laborde (dir.), *Tableaux topographiques, op. cit.*, 1780-1788, vol. 1 des estampes, nº 56. BCUL, cote 3C 354.

S'il n'était question que des agréments de la vie, Lausanne serait préférable, non seulement les Étrangers sont admis à toutes les compagnies, mais cette permission les exempte encore de l'embarras de chercher entre eux des plaisirs qui ne sont pas d'accord avec la décence ; à Genève par contre ils sont en quelque façon obligés à faire des sottises ou à ne rien faire, et le plus petit nombre choisit ce dernier parti, à Lausanne encore on n'est éloigné d'une Église Catholique que d'une lieue et demi, et le Manège y est meilleur qu'à Genève.[5]

Élie Bertrand, dans un bref commentaire qu'il ajouta à ce rapport, approuvait les réserves exprimées quant au bien-fondé du choix de Genève, affirmant même que Berne [fig. 2 et 3] pourrait être avantageusement choisie plutôt que l'une ou l'autre des deux villes francophones : « Il n'y a à Genève que de légèreté et crème fouettée aujourd'hui ; on trouverait ici [à Berne] une instruction plus solide. Les Étrangers sont réduits à se voir entre eux à Genève ; ici ils verraient Compagnie »[6].

Tant Julie Bondeli qu'Élie Bertrand soulignaient le fait que Genève et, dans une moindre mesure, Lausanne possédaient déjà des institutions capables de loger de jeunes étrangers et de leur donner une éducation, avec tous les inconvénients que cela pouvait entraîner et contre lesquels ils préféraient savoir les frères Mniszech à l'abri. Dans ces deux villes, les étudiants étrangers, obligés de fréquenter d'autres étrangers, avaient des possibilités restreintes de développer leurs relations et ne pouvaient s'intégrer totalement dans les cercles où se déroulait la vie sociale et intellectuelle. Bien que Lausanne lui parût nettement préférable à Genève, car à la fois plus avantageuse financièrement et plus ouverte aux étrangers, Bertrand proposa en définitive Berne comme lieu susceptible de donner une éducation appropriée aux jeunes gens désireux d'exercer des fonctions dans le gouvernement de leur pays. De fait, les deux frères reçurent une éducation très différente de l'expérience qu'avait faite Gibbon durant son premier séjour à Lausanne, de 1753 à 1758. Mettant à profit ses nombreuses relations scientifiques, politiques et sociales, Bertrand les présenta

à différentes personnalités, tant à Berne que dans le reste de la Suisse, qu'ils eurent l'occasion de traverser plusieurs fois. En les introduisant auprès de célébrités comme Voltaire, Albrecht von Haller ou Hans Caspar Hirzel, l'auteur du *Socrate rustique*, il entendait les diriger surtout vers la dynamique Société économique de Berne, dont ils devaient bientôt devenir des membres honoraires appréciés. Une fois introduits auprès de cette Société, les frères Mniszech lui fournirent des essais en agronomie et organisèrent un concours portant sur la question de « l'esprit de la législation », lequel suscita notamment des contributions de plusieurs Vaudois[7].

Outre l'accès aux réseaux locaux de la vie intellectuelle et sociale, un des principaux critères de choix de l'endroit fut la confession. La Pologne connaissait certes un régime de tolérance religieuse, mais l'accès aux hautes charges publiques, objet des aspirations des frères Mniszech, y était réservé aux catholiques. En conséquence, la possibilité d'assister à la messe fut un des points importants des négociations avec leurs interlocuteurs helvétiques. Aux yeux des deux jeunes Polonais, Genève perdit beaucoup de son attrait lorsqu'ils apprirent que même si la messe était célébrée chez le résident de France, « les Genevois [feraient] difficulté de les laisser aller à la Messe chez le Résident »[8].

Emer de Vattel, dans une lettre à leur mère Katarzyna Mniszech [fig. 4], justifie la proposition d'une ville protestante comme lieu d'études possible pour les deux jeunes hommes :

> Je n'aurais pas conseillé une ville Protestante, si je n'avais su que grand nombre de Polonais, Bohèmes & autres fidèles Catholiques avoient envoyé leurs enfants à Leipzig & en Hollande, que Mr le Czesnick son beau-frère avait étudié à Leyde, que les Suisses hérétiques ne sont pas d'une pire espèce que les Saxons et les Hollandais[9].

Il poursuit avec le récit de la conversation dans laquelle il réussit à convaincre l'oncle des jeunes gens, frère de feu leur père, que les envoyer en Suisse protestante était un risque à courir. Georges Auguste Mniszech, une des personnalités les plus influentes de la cour de Pologne, aurait selon Vattel fait cette réponse : « Pour moi je trouve qu'il faut les envoyer là où ils pourront faire les meilleures études, sans s'arrêter à la Religion que l'on professe à Berne, puisqu'ils pourront entendre la Messe dans le voisinage »[10].

Bertrand parvint à persuader les frères Mniszech de choisir Berne plutôt que Lausanne. Dans son esprit, il était toutefois évident que ce n'était pas forcément la ville elle-même, mais plutôt son propre réseau de relations et sa

Fig. 4. Alexander Roslin, *Portrait de Katarzyna Mniszech*, huile sur toile, 73 × 59 cm, 1753. Skokloster Castel, inv. 1734.

Katarzyna Mniszech, née Zamoyska (1722-1771), est l'une des femmes les plus influentes dans la Pologne des Lumières ; elle conçut notamment l'éducation intellectuelle et politique de ses fils et entreprit une ambitieuse réforme économique de leurs domaines privés entre 1765 et 1767.

familiarité avec la haute société bernoise qui seraient les garants de la qualité de leur éducation. Les lettres enthousiastes que Michel Mniszech envoya dans son pays suscitèrent la jalousie de ses cousins Potocki, qui à leur tour demandèrent l'avis de Bertrand et reçurent la réponse suivante : « Déjà Mess^r^ les Comtes savent, comme moi, qu'il n'y a qui que ce soit à Berne, qui veuille, ou qui soit en état de se charger d'une pareille commission. À Genève la dépense est trop considérable ; il ne reste que Neuchâtel ou Lausanne »[11]. Un mois plus tard, dans une autre lettre, il porta son choix sur Neuchâtel, où il envisagea de placer les cousins des frères Mniszech chez son neveu, le professeur Jean-Élie Bertrand[12]. Comme lieu d'étude, Berne était préférable à Lausanne et Neuchâtel, mais uniquement avec un mentor comme Élie Bertrand.

En juin 1764, Michel et Joseph entreprirent un second voyage plus systématique à travers les cantons suisses, un an exactement après que Michel eut rencontré Gibbon à Lausanne. Ils portèrent alors un regard différent sur le Pays de Vaud, et de clients éventuels à la recherche du lieu le plus adéquat pour leur formation, ils devinrent des observateurs passionnés de toutes les facettes de la vie économique et sociale de la République de Berne, y compris celle du tourisme naissant. Bertrand leur fournit des chiffres précis sur les revenus apportés par les étrangers de leur genre : « Par nombre d'Étrangers qui habitent au Pays dans des Pensions ou en ménage, et y mangent leurs rentes – £ 150'000. Pour les Étrangers qui passent dans le Pays pendant le courant de l'année, pour leur entretien dans les Auberges – £ 250'000 »[13]. Michel décrit Lausanne dans une brève note qui montre à quel point, en 1764 déjà, le tourisme était devenu dans le chef-lieu vaudois un filon économiquement très rentable grâce à cette clientèle fortunée :

> Lausanne, ville municipale du canton de Berne, fameuse dans l'étranger par son académie, contient un grand nombre de noblesse polie et provinciale. Les étrangers y sont accueillis avec empressement, et l'on y compte aujourd'hui jusqu'à 27 Anglais et quelques barons allemand. Cette ville, quoique peu commerçante, renferme quelques habiles artistes en orfèvrerie, et en horlogerie. Il serait très peuplé sans cet esprit de bourgeoisie […] si commun dans ce pays ci.[14]

Après avoir achevé ce dernier voyage à travers la Suisse, les frères Mniszech reprirent leurs études à Berne. En juin de 1765, Bertrand jugea qu'ils étaient prêts pour commencer leur Grand Tour européen de trois ans, lors duquel le canton de Berne, devenu leur seconde patrie, servit de point de référence majeur dans l'enquête comparative que les jeunes Polonais menèrent sur les systèmes économiques et les différents types de gouvernements européens.

Traduit de l'anglais par Laurent Auberson.

1 Sur Élie Bertrand, voir Rossella Baldi (dir.), *Élie Bertrand (1713-1797) : science, religion, éducation au sein de l'État*, Genève, Slatkine, coll. Travaux sur la Suisse des Lumières, à paraître ; Marek Bratuń, *Élie Bertrand a Polska*, Wrocław, Atut, 2013 ; *Relations polono-suisses au XVIII^e^ siècle. Nouvelles approches*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 2012. Voir aussi ma thèse en cours de rédaction, « The Swiss Education of Michel and Joseph Mniszech, the Future Polish Statesmen (1762-1768). Developing an Empirically-based Reform Theory for a Peripheral State. »

2 Cette rencontre est évoquée dans le journal du lieutenant baillival Jean Henri Polier de Vernand. Voir Morren, *La Vie lausannoise*, p. 109-110.

3 Lettre à Katarzyna Mniszech, [s.l.], [avril 1761], in Julie Bondeli, *Briefe*, éd. Angelica Baum et Birgit Christensen, Zürich, Chronos, 2012, vol. 1, p. 76. L'orthographe des citations est modernisée, à l'exception de l'emploi des majuscules.

4 *Id.*, p. 77.

5 *Id.*, p. 78.

6 Note écrite par Élie Bertrand attachée au mémoire de Julie Bondeli, [s.l.], [s.d.], conservée à la Bibliothèque municipale de Versailles (ci-après : BMV), collection Lebaudy, 4^o^ 58, fol. 2.

7 Élie Bertrand *et alii*, *Essais sur l'esprit de la législation favorable à l'agriculture, à la population, au commerce, aux arts, aux métiers, etc. : pièces couronnées par la Société oeconomique de Berne*, Paris [i.e. Yverdon], chez Dessaint [i.e. F.-B. de Felice], 1766, 2 vol. Voir à ce sujet, Regula Wyss et Martin Stuber, « Paternalism and Agricultural Reform : The Economic Society of Bern in the Eighteenth Century », in Koen Stapelbroek et Jani Marjanen (éd.), *The Rise of Economic Societies in the Eighteenth Century*, Cambridge, Palgrave Macmillan, 2012, p. 157-181 ; et le numéro spécial de *History of European Ideas* consacré aux *Essais sur l'esprit de la législation,* à paraître.

8 Lettre à Johann Georg Zimmermann, Köniz, 10 septembre 1762, in Bondeli, *Briefe, op. cit*., vol. 1, p. 249.

9 Lettre d'Emer de Vattel à Katarzyna Mniszech, Varsovie, 25 juin 1762, cote BMV, coll. Lebaudy, fol. 8v.

10 *Id.*, fol. 9v.

11 Lettre d'Élie Bertrand à Feliks Loyko, Berne, 27 novembre 1764, cote BMV, coll. Lebaudy, fol. 521.

12 Lettre du même à Katarzyna Mniszech, Berne, 30 décembre 1764, cote BMV, coll. Lebaudy, fol. 539.

13 Joseph Mniszech (sous la dictée d'Élie Bertrand), *Essai sur le commerce,* [1763-]1764, p. 45, Stefanyk Library in Lviv, cote Ms. 5632/II, fol. 193. Les montants sont exprimés en livres de Berne.

14 Lettre de Michel Mniszech à Katarzyna Mniszech, Genève, 30 juin 1764, cote BMV, coll. Lebaudy, fol. 438v.